

## *La 'lectrice' douce, écrivaine mortifière: Rencontre avec Linda Lê*

Gillian Ni Cheallaigh

17 Octobre, 2013

What follows is the essence of my informal meeting with Linda Lê, written up directly after our conversation from notes taken as we talked. As a result of her shyness and timidity, Lê was not comfortable for the conversation to be recorded for a formal interview. It is therefore not a full 'interview' properly speaking, but there are a number of direct quotations from Linda Lê, and the conversation does furnish some new information and the author's own reflections on the evolution of her writing method and style.

Further down you will find the transcript of an earlier interview conducted by email in December 2012, which consist of my questions and Lê's written answers. These are somewhat diverse and dispersed, because they relate to various areas of my thesis I was eager to seek Lê's elucidation or perspective on.

---

---

On s'est rencontrée dans un café, rue de Rennes, un matin d'automne à Paris. Petite, habillée simplement, tout en noir, Linda Lê avait des cheveux noirs longues et libres sur ses épaules. Elle était charmante, polie, souriante, généreuse d'esprit et avec son temps, m'accordant presque deux heures de sa journée. Elle faisait pas du tout la figure de l'écrivain torturé, guetté par la mort ou des fantômes. Elle faisait pas non plus ses cinquante ans, dont elle dit que cela ne la fait rien. On aurait du mal à imaginer que la femme gentille et douce en face aurait écrit des livres d'un tel cruauté et brutalité que *Cronos*, par exemple. Une femme d'une timidité accablante, Lê décrit des tentatives successives, en tant qu'adolescente, qu'il lui fallait pour oser entrer dans la boulangerie du coin chercher des croissants. Par contre, "en écrivant, là je pouvais tout" dit-elle. Pour elle, c'est seulement à travers l'écriture qu'elle arrive à communiquer avec le monde, à négocier avec le monde, à surmonter des épreuves et à rester (vivante) dans le monde – en somme, pour elle, l'écriture, c'est la seule façon d'exister.

Elle se définit comme 'lectrice':

LL: Je peux imaginer ne pas écrire, mais pas de ne pas lire, c'est impossible... [elle lit chaque jour]  
Je me sens plus en vie en écrivant et en tant qu'enfant, je me sentais plus en vie en lisant.

GNC: Vous-vous voyez toujours pas comme féministe?

LL: Je ne suis pas féministe; en tant qu'être humain:

Q. Si vous n'êtes pas "féministe" comment expliquez-vous tant de personnages féminins, qui confrontent des problèmes qui touchent les femmes en particulier?

R. Ce sont plutôt des femmes broyées... C'est vrai que j'ai une attitude féministe.

GNC: Dans plusieurs entretiens vous parlez des influences littéraires, dont la plupart sont des écrivains et vous nommez très peu de femmes, à part Ingeborg Bachmann et Marina Tsvetaïeva. Est-ce qu'il y a des écrivaines auxquelles vous vous identifiez?

LL: "Quand on écrit il vaut mieux ne pas s'identifier à personne"

Néanmoins, elle répète être beaucoup influencée par Ingeborg Bachmann. En parlant des écrivaines, elle confirme avoir aimé Marie Darrieussecq, mais d'avoir lu un roman d'Amélie Nothomb, qu'elle n'avait pas aimé:

LL: J'avais l'impression qu'elle fait partie d'une autre monde que moi."

Elle avoue son admiration pour l'écriture de Sylvia Plath, dont elle lit sa poésie, et son journal intime.

Par rapport à Simone de Beauvoir:

LL: Elle a beaucoup comptée pour moi. J'ai lu *La femme rompue*, *Une mort très douce*, et *Le deuxième sexe* a beaucoup compté pour moi, comme adolescente.

Elle avoue aussi admirer Cécile Wajsbrot.

GNC: Comment décririez-vous les femmes qui se trouvent régulièrement au centre de votre écriture, soit en tant que narratrice, soit comme protagoniste?

LL: "Ce sont des femmes qui ont du mal à faire entendre leur voix, des personnages qui sont toujours en lutte, en déphasage avec leur époque."

GNC: Vous vous voyez comme ça?

LL: Oui, j'ai toujours eu le sentiment de nager à contre-courant

J'abord le sujet de son récent succès, incluant la sélection pour le Prix Goncourt, 2012.

GNC: La nomination Goncourt, quel effet a-t-il sur vous? Cela vous rend plus vulnérable, ou au contraire vous donne plus de confiance en vous?

LL: Ca n'a pas changé grand chose. Ca faisait plaisir, ça faisait plaisir à la maison d'édition, c'était un moment de plaisir...mais le succès, ça se passe en dehors de moi.

GNC: Écrire c'est un travail de peine, c'est difficile?

LL: Ca devient de moins en moins difficile, il existe même une certaine joie....je suis dans une intense anxiété quand j'écris. Écrire, c'est le seul moyen de communiquer avec le monde, pour moi.

GNC: Vous avez toujours écrit, déjà pendant votre enfance?

LL: Non, en fait, en tant qu'adolescent et enfant je m'interdisais d'écrire. Je ne pouvais pas...à part d'un journal intime...jusqu'à ce que me sentais 'prête' à me jeter à l'eau, d'en avoir l'audace.

GNC: Vous écrivez toujours à la main?

LL: "Non. Depuis deux ou trois ans je suis passée à l'ordinateur. Je suis passé radicalement de l'antiquité à la modernité."

GNC: Qu'est-ce qu'a déclenché ce changement?

LL: Écrire des articles pour un journal littéraire. J'ai commencé par les taper, et ensuite...

GNC: Et cela change l'écriture, vous croyez?

LL: C'est peut-être une illusion que je me fais, mais j'ai le sentiment que c'est plus froid peut être...

Il y a un autre changement...j'écris la nuit maintenant. Je sors tôt les matins me promener dans Paris, et je travaille la nuit – autrefois c'était le matin que j'écrivais.

GNC: Comment abordez-vous l'écriture, vous faites des plans, des structures des livres avant de commencer?

LL: Je fais un plan, mais ça reste dans ma tête. Ca pourrait changer...Je ne relis pas mes livres.

GNC: Quelle évolution voyez-vous dans votre écriture?

LL: C'est plus romanesque, moins liée à l'autobiographie, il y a une plus grande richesse, dans les nuances. Ca fait plaisir...

GNC: Pourquoi y a-t-il tant d'images de la destruction des textes dans vos livres?

LL: Parce que j'avais détruit des textes à moi. Ca a resté comme un traumatisme...

GNC: Et pourquoi avez-vous détruit vos propres textes?

LL: Dans un moment de rage contre moi-même. Je semble très paisible là, mais j'ai des moments de colères forts contre moi-même...pas contre les autres.

GNC: Vous avez parlé assez souvent de votre sentiment de sentir 'étrangère' en France et d'être 'hérétique' et métèque vis-à-vis la langue française. Est-ce que ça a changé, comment vous vous sentez maintenant?

LL: Il y a un certain apaisement au fil des années. Je me sens toujours étrangère, d'ailleurs. C'est assez salutaire de se sentir étrangère. Je suis rentrée plusieurs fois au Vietnam, mais je sentais plus étrangère là qu'en France, et c'est là peut être que je me suis dit que je suis française, d'une certaine manière.

Elle raconte comment elle est venue à Paris à 18 ans, et comment sa mère n'était pas contente qu'elle ne vienne toute seule. Elle dit se sentir bien à l'aise à Paris, elle se réjouit de l'anonymat.

GNC: Quelle est l'attitude de votre mère envers vos romans?

LL: "Elle ne lit pas mes livres."

GNC: Ca vous faites de la peine?

LL: Non. Je ne m'entends pas bien avec elle, alors, ça ne me fait pas grand chose.

GNC: Mais vous avez une bonne relation avec vos soeurs?

LL: "Elles me soutiennent. Ce sont des amies plutôt que des soeurs."

GNC: Votre manière de voir et de penser 'la mère' a-t-elle changée depuis que votre soeur est devenue mère?

LL: Oui, je savais qu'elle serait une très bonne mère, une mère idéale.

Linda Lê est tante, elle a deux nièces qu'elle voit très souvent. Elle voit sa soeur aînée deux ou trois fois par mois. Les deux autres soeurs ont fait le même choix qu'elle, de ne pas avoir d'enfants.

GNC: Est-ce que ça aussi a été lié, comme pour vous, à l'expérience de l'enfance que vous avez eu avec votre mère?  
LL: Oui, sûrement.

Elle me laisse poser des questions sur sa vie conjugale, et confirme vivre avec un compagnon depuis 10 années.

Au fur et à mesure, elle commence à en parler de sa propre personnalité:

LL: Je suis tellement timide, j'étais toujours peu confiante en moi...alors je me sens moins timide...avant je venais à la boulangerie, et je faisais trois tentatives d'y entrer avant de réussir...mais en écrivant, là je pouvais tout.

On commence à en parler de ses romans:

*Conte de l'amour bifrons*:

Elle confirme le thème d'orphelins là-dedans

GNC: Ca représente une évolution, un développement?

LL: Ce sont aussi les événements de la vie qui influencent les livres. J'avais fait le travail du deuil pour le père, je me sentais moins hantée par le père, et je suis tournée vers le thème de chercher le double. Les romantiques [allemands] disent que chercher le double c'est chercher la mort. Ce sera arriver à un terme...c'est vrai que c'est une vision très romantique...

GNC: A la fin du roman Ivan s'en va, et après Ylane s'en va aussi, c'est pour le suivre?

LL: Non, elle prend son propre chemin, c'est très positif, elle est indépendante, elle a quitté l'asile, elle assume sa vie.

*À l'enfant que je n'aurai pas*:

LL: "Ca jaillit, je l'ai écrit très vite. C'est très particulier, ce n'est pas un roman, ni une nouvelle..."

GNC: Vous vous sentez définie par la décision(de ne pas avoir d'enfant)?

LL: Oui, d'une certaine manière, mais tout ça c'est loin derrière moi maintenant (la maternité).

GNC: Vous avez écrit sur la folie dans *Voix* et après des années, vous en revenez la-dessus dans *Conte de l'amour bifrons* et *In Memoriam* – pourquoi?

LL: A cause des nouveaux effondrements. J'ai eu de nouveaux des périodes de difficulté.

GNC: Vous dites que l'écriture ne guérit pas, mais ça aide, d'écrire la-dessus?

LL: Oui. C'est vrai que j'ai vécu dans un romantisme de la folie et la mort. J'ai ensuite compris que la folie est une très grande stérilité. Il y en a l'impuissance à rentrer en communication avec l'autre, l'impuissance à créer. Nerval, par exemple, avait écrit pas dans les moments de folie, mais dans les moments de lucidité. On ne peut pas écrire pendant une période de folie, mais qu'après.

Ce n'est pas à dire que la folie est incohérente – dans les moments de folie il y a une très grande cohérence...toute est cohérent, dans une sorte de démence systématique. On a une idée très précise de ce qui se passe autour de lui.

GNC: Et comment voyez-vous l'asile, qui surgit comme *locus* souvent dans vos romans?

LL: L'asile est ambivalent – c'est vrai qu'on y est totalement protégé du monde, c'est un refuge, bien qu'il ait aussi l'autorité de ceux qui surveillent.

GNC: Et des médicaments?

LL: Ils m'ont plutôt aidée. Mais, je suis partagée, parce que mon cas a été salutaire, mais je sais qu'Artaud, par exemple, était empoisonnée par des médicaments pendant 9 ans."

GNC: Comment voyez-vous la figure d'Antigone, qui réapparaît surtout dans plusieurs de vos romans les plus récents, en *In Memoriam* et *Cronos*, par exemple?

LL: C'est une figure forcément positive. Il y a des Antigones partout, on en a besoin des Antigones.

Elle est d'accord avec l'idée que cette figure, et le processus d'écrire sur elle, est en quelque sorte une sublimation – le fait d'écrire, de créer et d'imaginer des femmes qui se suicident la libère du besoin de faire pareil, et l'aide à vivre.

GNC: C'est quoi sa rébellion [d'Antigone], en quoi est-elle si puissant, positif?

LL: C'est le refus des lois écrits et le respect des lois non-écrit, c'est la grande figure de la révolte.

GNC: Mais comment est-ce si puissant, et réussi, si elle est morte?

LL: Oui, c'est vrai qu'elle se laisse condamner, mais c'est un défi plus qu'une résignation.

GNC: L'écriture peut changer la société?

LL: J'ai toujours espéré, mais là j'en doute...

---

Questions pour Linda Lê posées par Gillian Ni Cheallaigh, King's College London pour une thèse de doctorat, décembre, 2012

**Position culturelle France/Vietnam:**

Q: Comment voyez-vous votre relation avec la France maintenant? Il y a un sens depuis l'entretien avec Sabine Loucif que vous êtes plus contente de votre place/position dans la culture française. Que direz-vous maintenant sur cette description que vous avez donnée d'être 'une citoyenne de la langue française'?

**R: Le sentiment d'être en porte-à-faux ne me quitte jamais. Comme je l'ai souvent dit et écrit, j'ai un fort sentiment de non-appartenance, à quelque communauté que ce soit. « Citoyenne de la langue française »? Je dirais plutôt maintenant que seule la littérature a représenté pour moi un point d'ancrage, une sorte de port d'attache.**

Q: Par conséquent, comment voyez-vous votre relation avec le Vietnam, il existe une évolution, une plus grande distance, à votre avis?

**R: Après trois retours au Vietnam, je vois ce pays comme un pays que j'ai redécouvert. J'ai été frappée, lors de mon dernier voyage là-bas, en 2010, des changements qui s'y sont produits. Saïgon, surtout, ne ressemble plus du tout à la ville que j'ai connue. En dehors des moments où j'ai retrouvé quelques bribes de vietnamien, j'ai eu l'impression d'être dans un pays que je ne connais pas du tout, mais qui suscite ma curiosité, comme si j'étais une étrangère qui attend d'être étonnée.**

Q: Je sais que vous rejetez le titre 'Francophone' d'habitude...quelles sont vos pensées la-dessus maintenant?

**R: Je me suis exprimée à ce sujet dans *Le Complexe de Caliban*. Et j'ai cité ailleurs des propos de Marina Tsvetaïeva selon qui on n'écrit pas pour être un poète allemand, russe, français, francophone, mais pour être TOUT et abolir les frontières.**

Q: Pourquoi était le déménagement de Da Lat jusqu'à Saïgon une telle perte de 'paradis enfantin'?

**R: Dalat représentait le paradis de l'enfance. La guerre a mis fin à la seule période heureuse de la vie familiale.**

Q: Avez-vous lu beaucoup de psychanalyse (voire Lacan)? Qu'en pensez-vous? Quel est votre avis sur tant de lectures psychanalytiques de vos textes?

Seriez-vous d'accord avec la suggestion que vos textes possèdent beaucoup d'indices et de thèmes psychanalytiques?

**R: J'ai beaucoup lu Freud aux alentours de ma vingtième année, en étant surtout intéressée par les études de cas. Je n'ai aucune opinion sur les lectures psychanalytiques de mes textes, qui renferment peut-être beaucoup de thèmes qui ont trait à la psychanalyse, mais je crois avoir toujours été plus intéressée par les mythes fondateurs.**

**L'écriture – folie – féminisme – voix de femme:**

Q: On pourrait lire dans le personnage de La Manchote, avec sa main mutilée, et le traitement de la 'main valide' dans *Voix*, combiné avec la destruction compulsive de texte, une anxiété autour de la position de la femme écrivain, seriez-vous d'accord? Croyez-vous que cela cède place à une position plus confiante plus tard?

**R: La Manchote, comme beaucoup de mes personnages dans mes textes d'alors, souffrent d'une infirmité. Il y avait aussi dans *Les Dits d'un idiot* le personnage du paralytique. Cela exprime un rapport au monde qui est placé sous le signe du manque, du handicap. Je ne m'interrogeais pas sur la place de la femme écrivain, j'étais hantée par des figures qui étaient dans l'incomplétude.**

Q: Aviez-vous des périodes de difficultés ou d'hésitation par rapport à votre écriture? Si c'est le cas, comment les avez-vous surmontées?

**R: Je crois que quiconque écrit et n'est pas un faiseur qui produit à tour de bras traverse toujours de graves périodes de doute. J'ai bien entendu connu des crises où je remettais en question ce que j'écrivais. Mais ces moments de crise m'ont permis de me dépasser, de me transcender, et j'en suis sortie en constatant souvent que, lorsque j'étais terrassée, l'écriture devenait un défi à relever, et je franchissais une nouvelle étape dans ma poursuite de ce qui m'est essentiel, à savoir l'invention de personnages qui me font sortir de moi-même.**

Q: Comment expliqueriez-vous le besoin inévitable/compulsif d'écrire toujours, que vous semblez posséder et dont vous parlez dans l'entretien avec Loucif?

**R: Je parlerais plutôt de rage d'écrire, comme d'autres parlent de la rage d'aimer. J'ai longtemps écrit en ayant la rage au ventre, en étant en révolte ouverte. Je me sens toujours en rupture avec le monde. Écrire donne un sens à ma rébellion.**

#### **FOLIE:**

Q: Comment voyez-vous le lien entre la folie et l'écriture? Elle fait toujours partie du processus chez vous?

Vous dites dans 'Loucif' que la folie peut 'sauver' mais non pas 'guérir', veuillez m'en dire plus, m'expliquez ce que vous entendez par là?

**R: Je n'ai aucun romantisme de la folie, je crois que la création n'est possible que lorsqu'on vient à bout de ce qui vous a fait dérailler. Cela dit, je me suis toujours intéressée à l'art brut, à ce que des personnes enfermées dans des asiles d'aliénés parviennent à créer.**

**Je l'ai déjà souvent dit, écrire n'aide pas à guérir, ce n'est pas une thérapie, car le mal selon moi va en s'aggravant, puisqu'on remue le couteau dans la plaie, puisqu'on revient sans cesse sur ce qui vous blesse, vous désoriente, vous jette hors de vos repères.**

Q: Avez-vous le sens que votre style, votre écriture ont évolué en une voix plus 'masculine'? Il y a une alternance ou partage de voix des narrateurs entre féminine et masculine/plus neutre (*Cronos*), ou bien il existe des couches de voix, par exemple: *In Memoriam* - écrivain-femme (vous)/narrateur-homme qui parle d'une auteur-femme (ou autre personnage féminine). Tout cela déstabilise l'idée d'une écriture de sexe (gender/genre) figée et joue sur un effondrement de voix 'sexées' (gendered voice) et en conséquence un effondrement des sexes. Pourriez-vous commentez là-dessus?

**R: Je ne saurais me livrer à des commentaires sur ce qui reste obscur pour moi, car en inventant des personnages (il ne faut pas confondre l'écrivain que je suis et l'écrivain qu'est Sola dans *In memoriam*), j'assiste à chaque fois à une *mue\** qui s'opère en moi-même: je suis tous les personnages à la fois, quels qu'ils soient. Hommes ou femmes, ils m'habitent et j'essaie de leur donner vie de façon à ce qu'ils soient complexes, qu'ils ne correspondent pas à un « type » mais qu'ils soient le reflet de ce qu'ils sont au plus profond d'eux-mêmes, et qui est souvent plein de contradictions.**

**\*(metamorphosis; transformation; changing or breaking of voice)**

Q: Vous verrez-vous comme féministe? Croyez-vous écrire en tant que 'femme' ou 'femme engagée' ou simplement écrivain (de genre beaucoup plus neutre)?

**R: Je ne me définis pas du tout comme une féministe. Je me dis que je suis avant tout quelqu'un qui ne sait pas qui elle est, qui à chaque livre part à la découverte d'elle-même. Mais je suis habitée par les grandes figures féminines de la révolte, Antigone par exemple.**

Q: Je pose cette question à cause de votre emploi surtout du mythe d'Antigone dans *Cronos* et *In Memoriam* (et qui apparaît aussi beaucoup plus tôt dans *Les aubes*), mais aussi à la fin d'*A l'enfant que je n'aurai pas* vous vous adressez à 'toutes celles qui se sont dispensées de se conformer aux lois de la nature' - ce qui me parle d'une attitude féministe ou au moins subversive par rapport à la culture dominante, et paraît comme un geste 'politique'. Pourriez-vous m'en dire plus?

**R: Je crois avoir souvent inventé des personnages féminins qui sont en rupture avec le monde. En général, elles sont seules, sans descendants, elles sont plus des sœurs que des amantes, elles incarnent le refus, refus du pouvoir, refus de la maternité, refus des conventions... Ces Antigones perpétuent le geste de l'insoumission. En ce sens, les livres les plus intimistes sont aussi des livres politiques, parce qu'ils disent quelque chose sur ces femmes qui sont entrés en dissidence envers le réel.**

Q: Pourquoi ces textes se concentrent-ils tant sur Antigone, et le sacrifice de la femme (comme, d'ailleurs, *Forever*)? Est-elle liée chez vous à une politique de rébellion ou révolution? Si c'est le cas, c'est une rébellion contre quoi:

capitalisme; patriarchie; la brutalité de la société de nos jours?

Vous suggérez cela dans *Cronos*, mais ce texte offre une rébellion qui échoue?

**R: J'ai été très tôt subjuguée par la figure d'Antigone. On pourrait ajouter aussi Cassandra, celle qui prophétise et n'est pas entendue. Ces mythes permettent de créer des personnages qui ne pactisent pas, qui ne cèdent pas à la**

tentation de conclure un traité avec le monde pour trouver leur place. Elles se dressent contre un monde où il faut se soumettre ou se démettre, elles s'affirment contre ce que Simone Weil appelle « les machines à écraser l'humanité ». Elles ont foi en l'humanisme, elles ont le culte de ce qui est de l'homme, sans distinction de sexe, de race, de classe.

Q: Des femmes ont-ils besoin d'une héroïne féminine telle Antigone? Pourquoi est-ce que cette figure soit si souvent une figure martyrisée ou tragique?

**R: Je ne vois pas Antigone comme une martyre, mais comme le porte-drapeau de ce qui en chacun de nous croit encore que les lois non écrites sont plus sacrées que les lois imposées par un Créon, qu'il soit policier ou législateur.**

Q: Le personnage de Sola (dans *Les aubes* mais aussi dans *In Memoriam*, et aussi peut être Una dans *Cronos*) est basé sur l'écrivain autrichien Ingeborg Bachmann – pourquoi est-elle si importante?

**R: Non, ce n'est pas Ingeborg Bachmann qui a inspiré le personnage de Sola dans *In memoriam*. Mais il est vrai que cette dernière a eu une grande influence sur moi, car elle est l'incarnation d'une Antigone qui a écrit sur la poursuite de la guerre entre les êtres après l'illusoire fin de la guerre qui a révélé un visage hideux de son pays.**

Q: C'est important pour vous d'écrire en tant que femme, ou est-ce que vous vous voyez simplement comme 'écrivain' au-delà des catégories homme/femme?

**R: Je me considère avant tout comme un écrivain, sans distinction de sexe.**

Q: A votre avis, c'est toujours plus difficile pour les femmes d'être publiées, de se faire prendre au sérieux?

**R: Je ne crois pas. Il faut juger le texte, l'auteur doit passer après.**

#### **La Famille:**

Q: Vous avez beaucoup parlé de votre père dans les entretiens jusqu'ici, mais rarement de votre mère. La mère est aussi dans une manière une figure refoulée, rejetée (ou même calomniée) dans votre oeuvre, tel que la féminité et la maternité. Pourriez-vous expliquer or parler de tout cela un peu?

**R: Il est vrai que la figure de la mère dans mes livres est souvent une figure maléfique. Mais cela a peu à voir avec ma mère telle qu'elle est dans la vie. Comme elle vit toujours à deux cents kilomètres de chez moi, je trouverai indélicat de l'évoquer. Dans mon esprit, elle est surtout liée à l'apprentissage du français, car c'est elle qui a tenu à ce que mes sœurs et moi fassions des études au lycée français de Saïgon.**

Q: En traitant de la maternité dans *A l'enfant que* vous parlez en profondeur de votre mère, presque pour la première fois (à part de *Les aubes* peut être), mais c'est tellement négatif – avez-vous vraiment une telle image de votre propre mère? Comment la voyez-vous maintenant?

**R: Il faut distinguer la narratrice d'*A l'enfant que je n'aurai pas* et la personne que je suis dans la vie réelle. Cette lettre est une confession, mais même s'il y a des ressemblances entre la narratrice et moi, ce n'est pas MA confession. Et le personnage de *Big Mother* est imaginaire, comme un certain nombre de choses dans le livre.**

Q: La figure de la mère est souvent liée dans vos textes à l'autorité, mais c'est une autorité reniée ou rejetée – pourquoi? Croyez-vous que c'est plus difficile d'accepter l'autorité d'une mère que du père dans la société occidentale, ou est-ce qu'il s'agit plus simplement d'une situation spécifique liée à votre biographie?

**R: Là encore, il ne faut pas confondre les personnages des livres et l'écrivain qui a inventé ces personnages. Je sais seulement que ce thème revient souvent chez moi et que j'ai souvent créé des personnages de pères assez faibles et de mères dominatrices.**

Q:Quelle importance a-t-il que l'enfant que vous jurez de ne jamais avoir soit un *fils*?

**R: Parce que, comme dit la narratrice, elle avait, dans son adolescence, horreur de sa féminité.**

Q: Vos sœurs sont aussi un peu 'supprimées' dans vos textes, à part dans *Les Trois Parques*, pourquoi?

Dans *Voix* la narratrice semble tirer du soutien et du confort des autres femmes qui l'entourent, une espèce de confrérie féminine qui est mise en contraste avec son isolation et terreur en dehors de l'asile; et dans l'entretien avec Loucif vous parlez brièvement du soutien que vous recevez de vos sœurs. Considérez-vous le soutien des femmes entre eux, des confréries féminines, comme important?

**R: Là encore, je dois rectifier: les personnages des *Trois Parques* n'ont rien à voir avec mes sœurs, à qui mon dernier livre paru, *Lame de fond*, est dédié. J'ai toujours reçu d'elles un fort soutien, mais je ne considère pas cela comme une « solidarité entre femmes ». Je pense que c'est une chance d'avoir des sœurs ou des frères qui s'intéressent à ce que vous faites et qui vous approuvent alors que vous n'êtes pas vraiment dans la norme.**

Q: Dans *Cronos* Una réussit à sauver une jeune fille séquestrée dans l'asile – c'est une vision de cette aide entre femmes?

**R: Ce geste est le geste d'une Antigone. Una obéit à ce que j'appelais tout à l'heure des lois non écrites. Ce n'est pas le fait que cette jeune fille soit une jeune fille qui est important, c'est le fait qu'Una sauve quelqu'un de l'oppression.**

Q: A la fin de *Voix* cette image de la femme loin du monde dans les montagnes froides et hautes m'a beaucoup impressionnée – c'est un peu comme cela que vos personnages féminines apparaissent souvent, c'est aussi un peu comme votre 'personnage' d'écrivain-femme apparaît aussi, non?

Cette isolation ne serait-elle pas problématique?

**R: Je ne me réfugie pas toujours dans une hautaine solitude, mais je suis, il est vrai, assez solitaire. Je crois que l'écriture ne va pas sans une grande solitude. Mais comme dirait Emily Dickinson, je ne suis pas seule, puisque des multitudes m'habitent.**